

de Messein, homme de talent, qui, après une vie marquée d'événements quelque peu extraordinaires, mourut, en 1794, à l'Hôpital-Général, dans les plus grands sentiments d'humilité, de religion et de piété. Il était évêque de Capse *in partibus*, et n'était âgé que de 53 ans. Son corps fut transporté à la Pointe-aux-Trembles et inhumé dans l'Eglise de cette paroisse dont il était curé. Le second coadjuteur de Mgr Hubert, celui qui lui succéda sur le trône épiscopal, fut Mgr Pierre Denaud, né à Montréal et consacré dans la même ville le 29 juin 1795. Trois jours après la renonciation de son prédécesseur, Mgr Denaud descendit de Longueuil, dont il était le pasteur chéri, et vint prendre possession du siège de Québec, le 4 septembre 1797. Comme son vœu le plus ardent était de résider au milieu de ses paroissiens, il eut soin, avant de quitter Québec, de se choisir un coadjuteur. Ce choix admirable et tout providentiel nous donna l'illustre Evêque Plessis dont le règne fut si glorieux. Le 17 janvier 1806, Mgr Denaud, dixième Evêque de Québec, mourait subitement à Longueuil. Il emporta dans la tombe les regrets de tout son diocèse qu'il n'avait cessé "d'édifier, en y étendant le règne de Dieu par sa parole et par ses exemples." Ses funérailles, présidées par Mgr le coadjuteur, eurent lieu dans l'église de Longueuil, le 20 du même mois. C'est là qu'il repose, et son tombeau est le dernier que recouvre une terre étrangère.

La Basilique nous appelle donc de nouveau dans son sein, et le premier trésor qu'elle va offrir à nos regards, ce sera la déponille à jamais bénie de Monseigneur Joseph-Octave Plessis, de mémoire immortelle.

Qu'on nous permette cependant de mentionner auparavant une découverte qui ne manque pas d'intérêt mais sur laquelle planent nécessairement quelques incertitudes. A deux pas en avant de la tombe de Monseigneur Hubert, et le long de l'ancienne masse d'autel, ou à peu près, fut trouvé un corps dont les ossements étaient parfaitement intacts. La tête, au lieu de regarder la nef, comme c'est l'usage pour ceux que l'on enterre dans le sanctuaire, regardait au contraire le fond du chœur. Ces restes, malgré la place distinguée qu'ils occupaient, ne peuvent pas être ceux d'un évêque, puisque tous les corps des évêques ont été personnellement identifiés. Ce ne peut guère être non plus un prêtre inhumé depuis la reconstruction de la cathédrale; à moins que, ne tenant point compte de l'orientation inusitée donnée au cercueil, on ne suppose que ce soit Messire Eustache Chartier de Lotbinière, doyen du Chapitre, qui fut inhumé le 15 février 1749, moins de cinq mois après la première translation de Mgr de

Laval, et que le second acte de sa sépulture (1) mentionne comme ayant été déposé dans le sanctuaire. Si cette hypothèse manquait de probabilité, il resterait encore une alternative: celle de penser que ce pourrait être là un corps qui aurait été enterré autrefois dans la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance dont les études du regretté M. Laverdière ont fixé l'emplacement à peu près en cet endroit. Laissons à nos archéologues la solution de ce problème.

Pour nous, approchons avec respect de cette nouvelle voûte fermée de toutes parts que les travailleurs viennent de découvrir. Sa position au-dessous du lieu où le Diacre chante l'Evangile, nous indique qu'elle contient les dépouilles vénérées de Mgr Plessis. En effet la voûte entr'ouverte nous laisse voir un large cercueil couvert en drap noir et une plaque de métal nous dit le nom de l'illustre défunt. Ce cercueil est tiré avec soin du caveau qu'il occupait depuis plus d'un demi siècle, et bientôt apparaîtrait à nos yeux le corps du Prélat, tel que la mort et le temps l'avaient fait. Cinquante-deux ans après la sépulture, qu'allions nous retrouver au fond de cette bière? Chose admirable! bien qu'il n'y eût pas de cercueil intérieur en zinc, tout y était dans un ordre parfait: les chairs, il est vrai, avaient disparu ou s'étaient affaissées, mais l'Evêque était là dans une attitude qu'il est impossible d'oublier. La tête conservait encore des cheveux: les mâchoires, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, adhéraient naturellement l'une à l'autre: les mains étaient croisées sur la poitrine, et toute la personne, protégée par les vêtements pontificaux qu'on avait laissés au défunt. Les tunicelles en soie violette, l'étole de même couleur, la soutane, étaient dans un état de conservation étonnant. Une feuille de plomb, repliée sur elle-même et déposée dans la tombe au jour des funérailles, rendait plus certaine encore l'authenticité de ces restes vénérés.

Monseigneur J.-O. Plessis mourut, comme on se le rappelle, à l'Hôpital-Général, le 4 décembre 1825, dans la Chambre qu'habite actuellement le Chapelain de cette Maison. Il était malade et souffrant depuis quelques mois, mais rien ne faisait présager sa fin prochaine, lorsqu'il fut frappé soudain, au moment où, assis dans son fauteuil, il conversait avec son médecin, le Dr Fargues, auquel il faisait l'éloge de la population catholique de St-Roch qu'il voyait défilier, au sortir de l'office divin. C'était en effet un jour de dimanche; et le matin, Mgr

(1) On remarque en effet dans les registres de la paroisse deux actes de son inhumation, portant il est vrai la même date, mais placés à six jours de distance, c'est-à-dire le premier au 15 février, et le second, après un acte du 21 février. Ils ont de plus des signatures différentes.

Panet avait donné à St-Roch la confirmation qui avait été retardée cette année-là, dans l'espérance que Mgr Plessis pourrait consacrer lui-même ce sacrement à ses enfants de prédilection.

La nouvelle de ce coup terrible et inattendu se répandit avec la rapidité de l'éclair: elle arriva à la cathédrale avant que les vêpres fussent finies. Après l'Alma, disent les livres de prône, le Curé de Québec, (M. Signay), fit aux fidèles l'annonce suivante: "J'ai la douleur de vous annoncer que Mgr l'Evêque de Québec vient de mourir: je le recommande à vos prières et nous allons réciter le *De profundis* pour le repos de son âme." Dès que cette prière fut terminée, il se produisit, dit-on, une telle agitation dans l'église, qu'en un instant la cathédrale fut vide et la foule dispersée.

Jusqu'au 7 décembre, on organisa la cérémonie des funérailles, et ce jour là même, elles eurent lieu avec une pompe dont on n'avait jamais été témoin auparavant. La veille, le corps avait été transporté de l'Hôpital à l'Hôtel-Dieu par les citoyens de St-Roch. Le matin du 7 décembre, M. le Curé de Québec alla en faire la levée, à l'Hôtel-Dieu, "assisté d'un nombreux clergé, du Gouverneur (Dalhousie), des Juges, du corps des Avocats, des Marguilliers et d'une foule de citoyens de toute classe et de toute dénomination. Le convoi au retour s'achemina par la rue des Pauvres (maintenant du Palais), et de là par celle de la Fabrique; toutes les troupes de la garnison étaient sous les armes et bordaient les rues jusqu'à la Paroisse." Le service fut chanté par Mgr Panet et l'oraison funèbre prononcée par Messire Jérôme Demers, Supérieur du Séminaire et Vicaire-Général. A midi et trois quarts, on descendait le cercueil dans le caveau qui lui avait été préparé. L'Eglise était toute tendue de noir, et la foule y était si nombreuse et si compacte qu'une des arcades commença dit-on, à ployer sous le poids: ce qui faillit produire une panique pendant l'office divin. Tous les frais de ces magnifiques funérailles furent payés par la Fabrique de Québec qui voulait par cette marque de générosité, témoigner publiquement la vénération que les citoyens portaient à ce Pontife qui fut grand devant Dieu et devant les hommes.

Pendant qu'à la cathédrale on rendait au corps de Mgr Plessis des hommages si mérités, on se préparait, à St-Roch, à honorer d'une manière non moins digne le cœur de ce saint Prélat qu'il leur avait été légué comme dernière marque de sa tendresse toute paternelle pour cette paroisse qu'il aimait tant.

Le jour même de la sépulture, à deux heures de l'après-midi, les citoyens de